

MODES

NOUVEAUTÉS, DESCRIPTION DES TOILETTES

La mode, ainsi que toute puissance en règle qui prospère, a ses détracteurs et ses partisans, et chacun la juge, de son côté, avec l'exagération de ses sentiments personnels. Pour les premiers, c'est l'hydre de Lerne qui ravage et détruit tout autour de soi; les autres, en revanche, la considèrent comme la fortune du pays qu'elle gouverne.

Nous ne rechercherons pas lequel de ces deux partis a raison, et nous nous bornerons à constater que la mode, indifférente aux critiques autant qu'aux éloges, se fait de plus en plus séduisante: aussi est-il fort difficile de lui résister! Nous n'en voulons pour preuve que ces belles soies brochées dont elle nous dote en ce moment, ces satins et ces velours brodés dont l'éclat et la magnificence ne se peuvent comparer. On sait à présent de quelle façon ces broderies sont exécutées: les métiers brodeurs de l'Exposition universelle l'ont suffisamment montré, et pour n'être pas fait à la main, ce travail n'en est pas moins admirable.

La famille des tissus pékins s'est enrichie d'un nouveau modèle des plus remarquables: c'est une rayure de velours et une rayure de soie brochée alternées. Cette dernière est tout enguirlandée de fleurs mignonnes et présente, pour les fonds, une certaine variété de couleurs, chaque raie offrant une couleur différente. Nous avons remarqué, par exemple, un pékin velours noir, à raies brochées sur fond bleu pâle et rouge, d'une harmonie charmante.

Nous avons assisté, ces jours derniers, à l'emballage de plusieurs toilettes magnifiques, destinées à la cour d'Angleterre et à la Turquie. L'une des robes était en velours grenat tout brodé, et de forme manteau de cour. Une autre robe de coupe princesse était en velours bleu, avec une garniture de dentelle blanche tout à fait exceptionnelle: qu'on se figure une jolie dentelle constellée de perles fines et d'appliques de nacre; c'était superbe, sans avoir rien qui sentit le clinquant.

Qu'on le veuille ou non, la mode a décrété de faire bouffer la robe: elle bouffe déjà, et elle bouffera encore plus, ne nous en déplaise!

Un courant rapide nous entraîne malgré nous, et telle femme qui se récrie le plus contre cette disposition cédera sans même s'en apercevoir. Les draperies légères en baldaquin, posées sur les hanches, sont dès à présent acceptées par les plus rebelles. Enfin, il existe un autre genre de bouffants, d'un caractère plus prononcé, qui est peu connu encore et sur le succès duquel nous ne saurions encore nous prononcer. On lui a donné le nom de robe

François I^{er}, et voici l'un des modèles qui nous ont été montrés: — Robe de faille noire. Le bas du jupon, sans traine, est terminé par un haut volant monté à larges plis creux, séparés les uns des autres par une guipure noire. Un panier de faille recouvre le haut de la jupe; il est taillé comme une seconde jupe ordinaire et monté à plis creux, dix centimètres plus bas que la ceinture. A trente centimètres au-dessous, les plis sont formés de nouveau et resserrés de façon à produire un bouffant; puis, de quinze en quinze centimètres, le panier est encore resserré, mais plus irrégulièrement et un grand volant de guipure noire termine le tout. Le corsage est à basques, avec de longues pointes devant et derrière.

A côté des splendeurs exceptionnelles dont nous venons de parler, la mode nous offre des nouveautés on ne peut plus confortables: de bons costumes en cachemire et vigogne de l'Inde, avec garnitures de velours de chasse, accompagnés souvent de la jaquette entière en même velours. Mais ce qui domine, à Paris surtout, dans

nos promenades et lieux publics, c'est le costume court écossais: nos jolies Parisiennes en ont presque fait un uniforme! Le jupon est plissé, avec draperies, et accompagné d'un gilet de casimir blanc ou de velours noir; le col, les parements, les poches, sont garnis de boutons dorés ayant la forme d'un carré long.

Il faut reconnaître que, pour le moment, trois types de chapeaux sont en possession de la faveur publique: c'est le *cabriolet*,



P. N° 438. — ÉLÉGANTE TOILETTE DE VOYAGE.

Modèle de costume de M^{me} POINTUDE. — Chapeau de M^{me} A. SÉGUIN.

la capote *Niniche* et le *Devonshire*; toutes les formes qu'on aperçoit chez les modistes découlent de là.

Le chapeau *cabriole* affecte plusieurs dimensions; il en est un très-grand, qui couvre en partie le front; un autre, assez plat, laisse voir la frange de cheveux ou le bandeau. En résumé, cette forme est baissée devant, aplatie des côtés et ondulée derrière. Une particularité à noter, c'est que les mentonniers de velours ou de ruban se placent sous un nœud au sommet de la calotte, d'où elles descendent pour se nouer sous le chignon. Du reste, voici un gracieux modèle de chapeau *cabriole* en feutre blanc: la passe est doublée de velours noir et entourée d'une plume blanche; flot de velours noir au sommet de la calotte; brides étroites en pareil, se nouant derrière, et bouquet de roses sur le côté.

Le chapeau *Niniche* est la petite capote plate derrière que tout le monde connaît; elle est très-gentille en feutre soyeux de nuance vert bouteille, garnie de ruban de satin assorti, avec deux pompons superposés en marabout de même ton.

L'écharpe en filet de chenille noire, avec franges assorties et pendeloques d'or, fait très-bien sur un chapeau; elle suffit pour le garnir. C'est ordinairement en arrière qu'on pose ce filet; un paquet de plumes dorées sur le côté, dans le haut de la passe, et voilà le chapeau terminé.

Les modistes se servent de dentelle blanche en ce moment, aussi bien pour un chapeau de feutre que pour un chapeau de velours. La dentelle *bretonne* est une des préférées. On reconnaît cette nouvelle venue à la ligne droite et sans picots qui en forme les bords.

Il faut avouer que le clinquant occupe une position tout à fait distinguée chez les marchandes de modes: tissus lamés, passementeries, rubans et dentelle lamés sont à l'ordre du jour. Quant à la bijouterie, on ne doit point s'étonner qu'elle tienne aussi son rang. Les grandes boucles dorées trouvent toujours leur place; mais nous n'en pouvons dire autant des boucles japonaises, auxquelles on ne songe plus du tout. Les galeries de perles dorées, qui rappellent les petits peignes de coiffure, ont presque autant de succès que ces derniers; ils font, à la vérité, très-bon effet. Enfin n'oublions pas les gentils lézards verts et dorés, les abeilles, les papillons, etc. Le serpent, lui aussi, joue un rôle dans l'ornementation du chapeau des filles d'Eve; nous en avons vu qui faisaient tout le tour de la calotte.

LES LINGÈRES sont décidées à pousser vigoureusement le bonnet pour cet hiver; les formes acceptées sont, jusqu'à présent, le demi *Charlotte Corday*, la calotte *grecque*, ainsi que tous les pouffs imaginables, sans noms possibles, mais d'une tournure adorable. Hier, on nous montrait un pouff de mousseline de l'Inde, garni de velours écossais, avec deux papillons brillants pour maintenir les nœuds. Aujourd'hui, c'est toute autre chose, et nous serions tentée de recourir à certaine lettre de M^{me} de Sévigné à sa fille, pour peindre notre étonnement: « C'est la chose du monde la plus étonnante, la plus extraordinaire, » etc., etc... Figurez-vous que le fond de ce nouveau bonnet est en peau de serpent! — Décidément le serpent se fourre partout! — Un ruban de satin caroubier forme la garniture; il est disposé en nœud alsacien devant, avec un beau serpent d'or (là, qu'est-ce que nous disions!) enroulé tout autour... C'est au moins original et, de plus, très-seyant.

Parmi les parures nouvelles, nous en avons vu une qui peut compter parmi les plus gracieuses. Elle se compose de ruches droites, posées pied contre pied et réunies par un entre-deux, ce qui donne un collier des plus mousseux; les ruches descendent sans discontinuer sur un plastron de forme allongée, qu'elles recouvrent en revenant sur elles-mêmes à cinq reprises différentes.

Les festons en mousseline de l'Inde et dentelle blanche conservent leur brevet d'élégance et sont comme le complément nécessaire de toute mise un peu soignée. C'est une parure si facile à porter! On n'a, pour ainsi dire, qu'à la chiffonner autour du cou, à son gré et selon l'inspiration du moment.

Les amateurs de guipure d'Irlande ont lieu d'être satisfaits: il en est arrivé d'importantes collections; ce sont de jolies bandes pour garnitures de robes; puis des cols, des parures, des manchettes de toutes sortes de formes. Rien de plus agréable qu'un costume de velours accompagné d'une lingerie de ce genre: les tons mats de la guipure se détachent à merveille sur le velours et en rehaussent l'effet.

MARY D'AUBERVILLE.

Description des gravures dans le texte.

P. N° 438.

ÉLÉGANTE TOILETTE DE VOYAGE. — Costume de cachemire et peluche vert bouteille. — Tout le devant de la jupe est plissé, les plis arrêtés à quatre intervalles différents; deux volants plissés terminent le bas du devant, le dernier fait le tour par derrière. Le tablier est encadré par deux panneaux de peluche qui s'arrêtent au bas de la jupe. Une tunique de cachemire est drapée en plis réguliers sur les côtés, à partir du panneau, et le bas de la tunique, que borde une large bande de peluche, vient se fixer à gauche par deux boutons dorés. Veston de peluche, avec col rabattu, fermé devant par deux boutons d'or. Le gilet (simulé ou véritable, à volonté) est en cachemire et fermé par une ligne de boutons dorés. Manche de cachemire, terminée par un parement de peluche, orné d'un plissé et de boutons dorés. — Chapeau de feutre gris. La passe est recouverte de velours ou de peluche vert bouteille. Des rubans de satin vert, croisés sur la calotte, forment les brides; chaque ruban est fixé sur le devant par des fleurs en perles « arc-en-ciel »; une touffe de plumes blanches remplit l'intervalle qui sépare les rubans. — Prix du patron épinglé: 5 francs.

G. N° 944.

TOILETTE DE PROMENADE. — 1 et 2. Costume en vigogne, de ton « livrée », présenté sous deux aspects. — Jupou à traine, entouré de deux volants que borde un rouleauté de faille caroubier; ces volants sont montés par groupes de quatre plis. Le devant du jupon est, en outre, orné de rouleautés de faille qui dessinent des pointes remontantes sur le milieu. Corsage à plastron-gilet, ce dernier simulé seulement; tous les bords et les boutons sont en faille caroubier. Les côtés du corsage, prolongés selon la coupe princesse, sont drapés derrière, où ils se réunissent avec le milieu de la tunique en formant un pouff assez prononcé. Patte encadrée de faille, avec boutons assortis, sur le milieu du dos. Une draperie en pareil dessine une petite poche sur le côté; elle est soutenue par un ruban passé dans la couture de dessous de bras. Col rabattu, bordé de rouge; rouleautés de faille au bas des manches et plissés en vigogne pour terminer le tout. — Lingerie ruchée. — Chapeau de faille caroubier de teinte sombre. Petite ondulation d'or sur le bord de la passe diadème, ainsi que sur le bandeau, et nœud de ruban sur le côté. Piquet de feuilles de châtaignier et d'épis d'or au sommet du chapeau. — Prix du patron épinglé: 6 francs.

G. N° 953.

TOILETTE DE VILLE. — 1 et 2. Costume de fantaisie beige à rayure noire, présenté sous deux aspects (on lui a donné le nom de *Trocadero*, à cause des boutons laqués qui représentent le palais de l'Exposition). — Jupou court, terminé par un grand volant monté à plis creux. — Tunique composée d'une partie régulièrement drapée devant et d'une autre partie bouffante derrière; tous les bords sont ornés d'un double rang de piqûres. — Gilet de velours noir. — Jaquette ouverte dans le haut par un col de velours et des revers de fantaisie; elle est garnie de deux rangs de boutons et se boutonne de côté. A partir de la taille, elle subit un large écart qui met à découvert tout le gilet. Le dos présente la coupe d'un vêtement d'homme; il est fendu au milieu dans le bas, et les coutures de côté sont

ornées d'un large dépassant de velours noir, dentelé et fixé par trois boutons. La poche et le bas des manches sont formés de doubles parements en velours et fantaisie beige. — Lingerie ruchée. — Prix du patron épinglé : 6 francs.

Description de la gravure coloriée n° 1554.

TOILETTES DE VISITE. — 1. Costume de velours caroubier. — Jupon tout bouillonné, mais légèrement (comme il convient pour une lourde étoffe). Les bouillonnés sont formés par plusieurs rangs de coulisses; par derrière, la largeur du milieu bouffe davantage. Un volant de même étoffe plissée termine le bas du jupon; une riche frange de chenille et soie laminée suit le bord inférieur du velours. Tout le côté gauche de la jupe est orné d'une guirlande de coques de velours qui retombent à plat jusqu'au bas. — Corsage genre *bébé*, plissé au milieu devant et derrière dans toute sa hauteur. Il est garni d'un col marin en velours également et qui se rabat sur le plissé du dos. La manche est ornée d'un plissé. — Lingerie en toile empesée. — Capote de castor bronze, posée à plat sur les cheveux; la passe forme la pointe devant et le bavolet est relevé. Ruban de satin rose placé à cheval sur la calotte et passant à travers la passe pour former les brides. Piquet de roses grenat sur le côté vers le haut de la passe. — Prix du patron épinglé : 6 francs.

2. Costume *Louis XV* en turquoise noire et pékin noir et blanc. — Jupon de pékin (satin noir et faille blanche), complètement plissé à larges plis. — Tunique de turquoise noire, drapée en paniers très-bouffants derrière; ces derniers sont resserrés au milieu par une coulisse, et le bord inférieur est orné de deux volants de dentelle noire et blanche. — Corsage à longue pointe devant, et dos formé de quatre pièces; les deux pièces du milieu sont pincées vers le bas par un nœud de faille qui retombe en flot. Les petits côtés se terminent en pointe. Le bas des manches est orné d'un bouillonné de même étoffe et de deux volants de dentelle assortie. — Grand col *Mazarin* en dentelle blanche semblable à celle qui orne la robe, et plissé de crêpe lisse à l'intérieur du cou. — Chapeau de velours noir, forme *Restauration*. La passe est doublée de satin jaune; le dessus est entouré d'un ruban bleu qui constitue un nœud sur le côté du bavolet avec des coques de velours noir. Groupe de trois plumes (bleu pâle, caroubier et blanc), au-dessus du nœud et couvrant tout le derrière du chapeau. — Prix du patron épinglé : 8 francs.

Description de la gravure coloriée n° 1554 DT.

Substituée à la gravure coloriée n° 1554 pour celles de nos abonnées qui en ont fait la demande.

MODÈLES DE CHAPEAUX POUR LA SAISON D'AUTOMNE.

1. Chapeau rond, en feutre vert russe. La passe, ondulée et légèrement renversée sur le devant, est doublée de velours rouge caroubier. Une grande plume amazone, d'un vert assorti, tourne autour de la calotte; le pied en est caché de côté, devant, sous des choux de faille caroubier échiquelée, placés l'un au-dessus de l'autre.

2. Grand feutre beige. La passe, large et soulevée tout autour, est garnie d'un bandeau de velours grenat. Une draperie de même étoffe entoure la calotte; elle se termine sous un bouquet de plumes, de couleur assortie, qui orne le devant du chapeau.

Description de la figurine coloriée L. n° 186.

Annexe spéciale aux éditions n° 3 et 4.

TOILETTE DE SOIRÉE. — Robe princesse en faille blanche, recouverte de tulle espagnol brodé. Le bas de la robe forme une longue traîne; il est garni de volants de crêpe lisse plissé, bordés de soie blanche. Des coquilles de dentelle espagnole, entremêlées de bouclettes de satin blanc, courent tout le long de l'ouverture devant. Bouquet de corsage composé de roses du Bengale et de feuillage teint de rouge. La manche duchesse est terminée par un double volant de crêpe lisse et de dentelle avec nœud de satin. — Prix du patron épinglé : 5 francs.

CORRESPONDANCE

— M^{me} M. D..., à LIMOGES.

L'écossois étant à la mode en ce moment, nous vous conseillons de l'employer pour le costume de petit garçon de quatre ans. — La forme anglaise, avec volant plissé au bas du dos, est ce qui convient le mieux; ajoutez des bordures et des bandes en velours noir, ainsi que le col, les poches et le parement des manches. Comme paletot pour la rue, un petit paletot « sac » fermé devant, à la taille seulement, par un long col de velours, en forme de châle. Garniture de boutons d'or. — Les bas de l'une des couleurs du tissu unie. — Chapeau noir, garni de velours noir, et petite aigrette de nuance accentuée rappelant celle des bas.

— M^{me} DE B..., à SARAGOSSE.

La cuirasse ne se porte plus; l'habit, au contraire, est de mode, mais avec une coupe nouvelle dont nous possédons d'excellents patrons. Il y a encore le corsage *Louis XV*, à grand gilet ou plastron.

— M^{me} E. D..., à PARIS.

Trois formes de chapeaux sont à l'ordre du jour : la petite capote *Ni-niche*, le *cabriolet* et le *Devonshire*. Pour jeune fille, il y a encore la toque en plumes ou en peau de taupe, et pour jeune femme, le chapeau *cavalier*.

NOUVEAU

PANORAMA DES MODES

POUR LA

SAISON D'AUTOMNE ET D'HIVER 1878

Le succès toujours croissant qui continue d'accueillir à chaque saison la publication de notre **Panorama des modes** est un trop précieux encouragement pour que nous n'y répondions pas de notre mieux. Nous avons donc pris, cette année encore, toutes les mesures nécessaires afin d'arriver à faire paraître dès le début de la saison notre **Panorama des modes d'automne et d'hiver** (saison de 1878), et nous nous empressons d'informer nos lectrices que ce **NOUVEAU PANORAMA** est dès à présent à leur disposition.

Ainsi que nous l'avons fait précédemment, nous leur offrons à titre de **Prime** presque gratuite, — vu la modicité du prix auquel nous sommes parvenus à l'établir, — une **MAGNIFIQUE PLANCHE DE MODES COLORIÉE**, tirée sur beau papier et de format exceptionnel. Cette planche comprend **quatorze figurines** plus grandes que celles de nos gravures ordinaires, représentant un ensemble de **quatorze toilettes absolument inédites**, aussi élégantes que variées et d'une exécution irréprochable.

Nous avons, cette fois encore, la conscience d'être arrivés à un résultat de nature à satisfaire absolument nos lectrices.

La nécessité de renouveler toutes les toilettes féminines (costumes de ville, visite, promenade, soirée, etc.), ainsi que les costumes d'enfants, afin de les mettre en rapport avec les exigences de la saison et le caractère de la mode, donne à cette superbe collection de modèles un grand intérêt d'actualité. Quant à son utilité pratique, elle est telle, que nous sommes certains de rendre un réel service à nos Abonnées en les engageant à nous demander sans retard cette planche unique dans son genre.

Pour que notre **Prime** leur soit adressée immédiatement et *franco*, — roulée sur un bâtonnet afin d'éviter qu'elle arrive en mauvais état, — il suffit que nos lectrices nous en fassent la demande en y joignant la somme de **trois francs** en timbres-poste ou en un bon de poste au nom de **MM. AD. GOURAUD ET FILS, 3, rue du Quatre-Septembre, Paris.**

CHRONIQUE MONDAINE

Nous voici dans la saison des vendanges. Elles commencent un peu partout sur le territoire français, et notamment en Champagne. La vendange se fait là en pleine maturité du raisin. Vendangeurs et vendangeuses se dispersent dans la pièce de vigne. Ce ne sont point, comme en bien d'autres endroits, des chars attelés de bœufs ou de chevaux qui emportent les vendanges. Dans ces vignobles où le terrain est si précieux, les petites allées ne se prêteraient pas à l'évolution des chars; ce sont de grands ânes vigoureux qui reçoivent dans les vastes paniers attachés à leur bât la vendange soigneusement triée et qui la transportent au pressoir.

Dans le Bordelais, l'époque des vendanges est temps de liesse pour les nombreux châteaux qui peuplent le pays. On y reçoit une foule d'invités auxquels on offre le spectacle des vendanges. Les calèches, les chars à banes, remplis de femmes en élégants costumes, se mêlent aux cavaliers à travers les cépages.

Lorsque la journée est finie, que les bœufs sont à l'étable, les chariots sous les hangars, que les pressoirs sont vides et les cuves remplies par suite du travail commencé dès l'aube, le violon qui a présidé à la danse des fouteurs sur les grappes ruisselantes des raisins préside aux danses du soir.

Vendangeurs et vendangeuses ont quitté leur costume de travail; dans la cour d'honneur du domaine est une vaste salle décorée de pampres mêlés à des guirlandes de fleurs; alentour, des bancs de bois sont disposés; et quand résonne le crin-crin soutenu par les sons aigus du flageolet, tous ces gens que le travail a courbés pendant le jour trouvent des forces nouvelles pour se démener le soir. Tout cela tourne et vire avec un entrain qu'on peut imaginer.

Pendant ce temps, le château donne réplique de danses aux vendangeurs. Le maître du domaine, pour la première soirée des vendanges, se plaît généralement à ouvrir la série des fêtes de ses paysans avec la maîtresse de céans ou l'une de ses invitées.

Il faut lire dans le beau livre de Bertall, *la Vigne*, le récit des vendanges dans le Médoc. Rien de plus intéressant et de plus pittoresque. L'auteur note une coutume charmante en pratique sur quelques domaines: c'est de faire écraser la première grappe arrivée dans le pressoir par la fille du châtelain. L'héroïne de la fête défait son fin bas de soie, puis, montant sur le marchepied couvert d'un tapis, elle s'avance vers un bouquet de grappes choisies. Elle y appuie son pied mignon que le jus de la treille rougit quelque peu. Alors une femme de chambre munie d'une aiguillère et d'une cuvette d'argent trempe le pied dans l'eau, l'essuie avec soin et recharge sa maîtresse. La petite fête est terminée. En ce moment, la plupart des propriétaires de châteaux à vignobles sont sur leurs domaines et y exercent, avec les vendanges comme prétexte, la plus aimable hospitalité.

Sans les courses de chevaux et les messes de mariage, le Paris mondain ne trouverait point d'occasion pour se manifester en cette saison. La mode se fait forcément stationnaire, par suite de l'abandon de la capitale par celles qui la dictent et la règlent.

La couleur en vogue est le rouge, sous les noms de caroubier, grenat, incarnat, nacarat, etc. Mélangé au blanc pour le soir et au beige pour le jour, on ne peut se défendre de le trouver seyant. Suivant la nuance qu'on choisit, le rouge va à toutes les carnations, à moins que le visage n'ait usurpé les teintes chaudes de la betterave. Il n'est plus question de prune, mais on recommence à voir du « pensée » d'une très-belle et fraîche couleur. Le loutre a anéanti le marron, il est en grande faveur. En fait de vert, on n'admet que le vert mousse: un vert légèrement nuancé qui figure très-bien la petite plante cryptogame. C'est velouté,

doux à l'œil; une femme au teint blanc, aux joues roses, est parfaitement habillée par le vert mousse.

Les châteaux bénéficient du calme qui caractérise le mouvement mondain à Paris. C'est là que se passent les soirées riantes et que s'exhibent les jolies toilettes. A Follebray, la baronne de Poilly, de retour de Marienbad, prépare une représentation d'*Angelo*, de Victor Hugo. On sait que le château de Follebray est coutumier de ces fêtes artistiques données par des amateurs.

Au château d'Aurières, ce n'est pas un drame que nos mondains s'apprentent à jouer: ils organisent une représentation de cirque dans le manège du château. Il y aura exercices de haute école, saut des barrières, carrousel, sans compter des exercices acrobatiques par quelques-uns des jeunes membres de la réunion, frais émoulus des gymnases d'Arcueil ou de la rue des Postes. L'idée est originale, amusante, et mérite de s'étendre à d'autres domaines.

La mode, cette année, est à la célébration des noces d'or ou d'argent parmi les grands de ce monde. Après le roi et la reine des Belges, qui ont fêté avec éclat le vingt-cinquième anniversaire de leur mariage, le duc et la duchesse Maximilien de Bavière ont célébré leurs noces d'or à Tegornsee. Huit enfants sont nés de cette longue et heureuse union; trois fils et cinq filles: la princesse de Thurn-et-Taxis, l'impératrice Elisabeth d'Autriche, la reine de Naples, la comtesse de Trani et la duchesse d'Alençon.

Le duc et la duchesse de Bavière ont trouvé bon de s'entourer du seul cercle de leur famille, et ils ont refusé les fêtes et les réjouissances publiques qu'on leur proposait. A cette occasion, l'impératrice Elisabeth a offert à ses parents un service en vermeil d'un très-beau travail; ce service porte les armes accolées des deux époux, leur chiffre entrelacé et la date de leurs noces d'or.

A propos de noces, disons que c'est la grande mode, aujourd'hui, de marier sa fille à la campagne, — ce qui est beaucoup la coutume anglaise. La fête est ainsi plus intime, l'entourage plus sympathique: on n'invite guère à un mariage à la campagne que les préférés parmi ses amis et ses connaissances. Si l'on a su se faire aimer des paysans de la terre, ils s'associent de grand cœur à la joie des châtelains; et si la cérémonie est moins brillante qu'à Paris, elle est infiniment plus touchante. En ces circonstances, on décore l'église du village ou la chapelle du château de feuillages et de fleurs naturelles, on va jusqu'à semer de feuilles de roses ou d'autres fleurs le passage de la mariée; n'est-ce pas joli?

Une autre innovation charmante, c'est de donner deux pages à la mariée, en outre de ses demoiselles d'honneur. On les choisit parmi les petits frères ou les très-jeunes parents du marié ou de la mariée; ils sont vêtus de velours, à la couleur affectionnée de la mariée: à une récente union de ce genre, ils étaient en velours saphyr, bas de soie blancs, ceinture de satin blanc; un petit bouquet composé d'un bouton d'oranger, d'une rose blanche et d'une branche de myrte était attaché sur leur poitrine, à gauche. Leur rôle consiste à porter le missel de la mariée, les bouquets qui lui sont offerts par les villageois, enfin à écarter son voile à la montée et à la descente de voiture, puis lorsqu'elle s'agenouille ou se relève.

Depuis quelque temps, une superstition a cours parmi les jeunes épousées: c'est que les perles étant le symbole des larmes, il n'en faut pas porter le jour de son mariage. On se réduit donc aux diamants, ou, ce qui est encore bien mieux, on ne porte pas de bijoux, en cette solennité où la simplicité est requise pour celle qui y tient le premier rang.

A propos de modes, les coiffures se relèvent de plus en plus sur la nuque, et c'est à croire que toutes nos élégantes reviennent de Pompéi: autant de femmes, autant de camées. Il y en a qui mettent de la poudre sur ces coiffures romaines. On mêle ainsi tous les genres. Nous aimons la poudre, nous ne faisons nulle

le Louvre, mais nous aimons
les couleurs multicolores.
de charmantes têtes. Le
autre dimanche, aux
remarque deux dames
de cette couleur jaune
étaient jolies, on n

A FOND DE

ment plus d'une man
petites journées, en pu
de le proverbe; — con
à l'usage d'un train ex
sur une gare et en renvers
de l'édifice. Cette dernière
touristes anglais, qu
quelques liens
du reste, par
Jours :

AN DIRECTEUR DU

Le Louvre, mercredi
salle du musée
de la salle se trou
cinq pieds de ha
l'île de Chypre.
de cette salle était agr
des galeries de peintu
précipita dans la sal
parlait en mauvais ang
une société ayant son
deux cents pers
de la salle pour entend

Je j'entendis un petit bru
admirais un instant au
et il était sur le par
bien et protesta contre
à la hauteur des ci
de vers l'œuvre de Pope, il fu
Sa réponse est si
pour mot : « Eh bien, n
nous sommes déjà
M...; envoyez
ma société. »

Il fit ramasse
et quelques minutes a
un trésor qui, pendant
de son pays d'origine,
la Résolution et de la
tombé sous les coups
d'un *personally co*
ne pouvant, je désirai
rapporteront de la vu
palais. Je suivis
carré. La démonstrati
reproduire mot à mot
appelle le Salon carré.
des chefs-d'œuvre. Mais c

difficulté de l'avouer, mais nous aimons la poudre blanche, et nullement ces poudres multicolores que l'on voit aujourd'hui figurer sur tant de charmantes têtes. La poudre jaune fait toujours des siennes, et l'autre dimanche, aux courses du bois de Boulogne, on a beaucoup remarqué deux dames, autrefois blondes, qui sont maintenant de cette couleur jaune que les serins possèdent seuls. Ces deux dames étaient jolies, on n'a rien dit.

BACHAUMONT.

A FOND DE TRAIN

Il y a évidemment plus d'une manière de voyager : ainsi, l'on peut voyager à petites journées, en prenant son temps, — *chi va piano va sano*, dit le proverbe ; — comme on peut aussi parcourir un pays à la façon d'un train express, d'un ouragan, d'une trombe, sans crier gare et en renversant sur son passage tout ce qui vous fait obstacle. Cette dernière manière paraît être dans le goût de certains touristes anglais, qui pourraient sans trop de prétention revendiquer quelques liens de parenté avec les anciens Vandales. On en jugera, du reste, par la lettre suivante, que nous empruntons au *Times* :

AU DIRECTEUR DU *Times*.

Monsieur,

En parcourant le Louvre, mercredi dernier, le hasard me conduisit dans la seconde salle du musée Campana, qui contient des poteries. Au centre de la salle se trouvaient deux grands vases, chacun de quatre à cinq pieds de hauteur, et qui, je crois, ont été trouvés dans l'île de Chypre.

La solitude de cette salle était agréable à un esprit un peu fatigué de la foule des galeries de peinture. Soudain, le silence fut troublé. Un flot se précipita dans la salle et se réunit autour d'un personnage qui parlait en mauvais anglais. C'était un *personally conducted party* (une société ayant son guide à elle), qui ne comprenait pas moins de deux cents personnes. Tous se poussèrent vers le centre de la salle pour entendre ce que le guide avait à dire.

Tout à coup, j'entendis un petit bruit, suivi d'un fracas. L'un des vases que j'admirais un instant auparavant avait été renversé de son piédestal, et il était sur le parquet en mille pièces. Un gardien arriva bien et protesta contre cette destruction ; mais le cicerone se montra à la hauteur des circonstances.

Suivant le vers célèbre de Pope, il fut « calme au milieu de la ruine de Chypre ». Sa réponse est si caractéristique que je la donnerai mot pour mot : « Eh bien, mais je ne puis laisser retarder ma société ; nous sommes déjà en retard. Vous me connaissez ; vous connaissez M... ; envoyez votre note. Je ne veux pas qu'on retarde davantage ma société. » Et alors cette foule sortit de la salle.

Un chef arriva aussitôt. Il fit ramasser dans un panier les morceaux du vase, et quelques minutes après, un piédestal vacant indiquait seul qu'un trésor qui, pendant des siècles, avait échappé aux vicissitudes de son pays d'origine, ainsi qu'aux périls et aux destructions de la Révolution et de la Commune dans son pays d'adoption, était tombé sous les coups d'une tourbe d'Anglais, — pardon, je veux dire d'un *personally conducted party*.

La curiosité me poussant, je désirai savoir quelle impression mes compatriotes rapporteraient de la vue des objets variés contenus dans ce magnifique palais. Je suivis leur sillage et les rattrapai dans le Salon carré. La démonstration du cicerone commençait, et je puis la reproduire mot à mot :

« Cette salle s'appelle le Salon carré. Tous les tableaux qu'elle contient sont des chefs-d'œuvre. Mais comme nous sommes déjà

en retard, et que nous avons encore beaucoup de choses à voir, je ne vous retiendrai pas ici. Sachez seulement que ce tableau de Murillo coûte vingt-cinq mille livres sterling. Passons maintenant dans la salle à côté. »

Et le tourbillon alla de l'avant.

Il est évident que, dans une société aussi nombreuse, beaucoup d'*excursionists* ne pouvaient pas approcher assez pour entendre ce qu'avait à dire le guide, car, en poussant un peu après dans la grande galerie, je tombai sur un remous de quatre trainards. Ils étaient arrêtés devant la *Kermesse* de Téniers. Ces spectateurs étaient évidemment très-amusés de la danse des paysans hollandais à moitié ivres, — surtout le plus âgé des *excursionists*. — Il attira l'attention de ses compagnons sur un des couples du tableau, et s'écria : « By Jingo ! Ces deux-là se donnent du bon temps. » Et, pour appuyer cette observation, il toucha la peinture avec le bout cassé de sa canne.

Que M. Cook et consorts soient quelque peu utiles en ce qu'ils excitent à voyager à l'étranger une classe d'Anglais, qui sans cela resteraient en Angleterre, je l'admets. Mais, en ma qualité d'Anglais, appréciant le privilège de visiter les collections publiques et privées de mon pays et des pays étrangers, je dois protester contre ces grandes « Sociétés » désordonnées. Les galeries de tableaux, les musées, etc., ne sont pas construits ou disposés pour recevoir subitement une foule, et il est impossible aux gardiens de protéger tous les objets réunis dans une salle, quand la salle elle-même est tellement comble qu'il est presque impossible de s'y mouvoir autrement qu'en masse.

Si les divers agents d'excursions continentales ne sont pas au-dessus d'un conseil, je leur dirai : — Faites payer un peu plus cher à chacun ; limitez votre Société, par exemple, à vingt-cinq personnes, et donnez l'instruction formelle de ne pas désigner l'objet avec un parapluie, un parasol, une canne... Je leur demande cela dans leur propre intérêt : car, s'ils ne réglementent pas mieux leurs Sociétés, je suis convaincu que bientôt ces Sociétés seront « spécialement conduites » par d'autres autorités que la leur — à la porte.

Je suis, etc...

JAMES OLSDEN.

Au Park, Rochdale, 18 septembre.

Le correspondant anglais, M. James Olsden, a manifestement raison. Pratiquer les voyages en pays étranger à la façon des excursionnistes susdits peut être d'un bon rapport pour les cicerone, mais c'est aussi pousser beaucoup trop loin l'originalité... aux dépens d'autrui !

ROBERT HYENNE.

THÉÂTRES

Si la nouveauté fleurit quelque part en ce moment, ce n'est certes pas dans le domaine des théâtres. On y semble vouloir condamner le public à l'espérance au moins jusqu'en 1879. Résignons-nous donc et, faute de pouvoir enregistrer toutes les reprises, bornons-nous à souhaiter à toutes nos scènes parisiennes le succès que méritent des œuvres dont le moindre défaut, quelquefois, est d'avoir des cheveux blancs.

En attendant mieux, l'attraction s'est réfugiée du côté des divertissements d'ordre secondaire. Le dompteur Bidet, le cirque Fernando, Frascati où trône le maestro Arban à la tête de son excellent orchestre, Valentino et le Skating de la rue Blanche rivalisent d'efforts pour attirer la foule. Ce dernier établissement, sous la direction de M. Dignat, est maintenant pourvu d'une scène, et l'on y peut voir des divertissements originaux, dont les costumes ont été dessinés par Grévin. Nous voilà loin des vulgarités qui font le plus bel ornement des Folies-Bergères !

HOP-FROG.

PLANCHE G. N° 944. — DESCRIPTION, PAGE 481.



TOILETTE DE PROMENADE (DEVANT ET DOS). — DESSIN DE M. E. PRÉVAL

Costume de M^{me} MORISON (14, rue d'Antio). — Chapeau de M^{me} A. SÉQUIN (1, rue des Colonnes).



Jules Davray

A. Levy, imp. des Muses, 46.

A. De Troy

1554

Ad. Goussier & Fils Ed. Paris

LE MONITEUR DE LA MODE

Paris, Rue du Quatre-Septembre, N°3

Modèles de M. Du Riez (St. Germain), 83, Halvry - Chapisme de M. Segura, rue des Colonnes, 1.
 Etoffes et Nouveautés des Grands Magasins du Com de Rue, rue Montorgueil, 6 et 8 - Corsets de P. de l'Invent
 à Vivienne, 33 - Chaussures pour Dames de la M. Poirret & C^e, r. Montorgueil, 61.

Entered at Stationer's Hall



Some

PLANCHE G, N° 953. — DESCRIPTION, PAGE 481.



TOILETTE DE VILLE. — DESSIN DE M. H. JANET

Nouveau modèle de M^{me} POINTE (rue Montmartre, 153). — Prix des patrons épinglés : 6 francs.

ASCANIA

(HISTOIRE VÉNITIENNE.)

IV (Suite.)

Loin de paraître touché de la générosité de ces paroles, le maestro se tenait sur une réserve glaciale. Ne pouvant refuser une réponse, il la formula de manière à ne pas s'engager.

— Je vous suis très-obligé, dit-il. Mais veuillez nous laisser le temps de réfléchir. Nous verrons quel parti nous aurons à prendre. Cette affaire est, au surplus, sans gravité; demeurer ici ou ailleurs, peu nous importe à nous qui voulons tenir notre vie murée et qui par conséquent n'aurions que faire des splendeurs d'un patricien.

— Promettez-moi du moins, monsieur, de ne pas partir avant que je vous aie revu.

Après un moment d'hésitation, Capelloni dit en inclinant la tête :

— Je vous le promets.

Sans insister davantage, Luigi s'éloigna, partagé entre la joie d'avoir atteint le but de ses recherches et le chagrin de n'avoir pu apercevoir Ascania. Mais quelque chose lui faisait présager la sympathie de cet être si noble, si beau et probablement si bon.

Il attendit le lendemain dans un véritable état de perplexité, interrogeant les pensées que la Diva pouvait avoir eues, les paroles qu'elle pouvait avoir prononcées.

Presque aussitôt après le départ du marquis, voici ce qui s'était passé chez le maestro.

Celui-ci appela Ascania, et, inquiet de ne pas recevoir de réponse, il pénétra vivement dans la chambre où elle s'était réfugiée. Il la trouva assise dans un grand fauteuil, les mains croisées, les yeux fixes, les lèvres entr'ouvertes. Jamais peut-être la jeune actrice n'avait été plus belle que dans cette attitude extatique. Capelloni jeta un cri. Ascania tressaillit, comme si elle sortait d'un rêve, et dirigea sur le vieillard le rayon d'un regard brillant.

— Eh bien, demanda-t-elle, ce gentilhomme s'est-il éloigné ?

— Il s'est éloigné, répondit le maestro d'une voix sombre, et plutôt à Dieu qu'il ne fût jamais venu !

— Pourquoi, mon père ?

— Pourquoi ? pourquoi ?

Le vieillard ne put ajouter un mot. Une émotion inaccoutumée lui avait coupé la voix. Sa fille le contempla de nouveau et, se levant, alla l'embrasser avec tendresse.

— Vous pleurez ? dit-elle.

— Ne prends pas garde à cette faiblesse. C'est de mon âge.

— Non, je ne veux pas que vous pleuriez. Ne me cachez rien. Vous aurait-on fait de la peine ? Ce gentilhomme vous a-t-il déplu ? Trouvez-vous sa conduite légère, bien qu'elle me semble à moi très-honorable ?

— Ah ! tu la juges ainsi, toi !... dit Capelloni d'un accent plein d'amertume.

— Je croirais être injuste si je parlais autrement.

— Tu as raison, mon enfant, de parler selon ta conscience. Mais, dans le jugement que tu portes, n'entre-t-il pas un peu de cette prévention favorable que la jeunesse ressent naturellement pour la jeunesse ? Ouvre-moi ton cœur. J'ai toujours été ton confident. Ce n'est pas aujourd'hui, n'est-ce pas ? que tu me fermerais ce cœur qui n'a jamais eu un secret pour moi, ce cœur uni comme un miroir et pur comme l'eau d'une source ?

— O mon père, pas plus aujourd'hui qu'autrefois mon affection ne se démentira. Maintenant, s'il faut vous l'avouer, je n'ai pu entendre sans reconnaissance les offres bienveillantes de ce gentilhomme ; je ne saurais mettre en doute sa franchise et sa loyauté.

— Je ne la mets pas non plus en doute.

— Alors d'où vient l'accueil froid que vous avez fait au marquis ? Je comprends que vous combattiez des hommages vulgaires que d'ailleurs je repousserais moi-même, car il ne m'inspireraient que du dégoût : mais ici, il s'agit d'un homme distingué, ami des arts, presque artiste, et qui vous a parlé avec une bonne grâce infinie. Je sais, et vous me l'avez répété souvent, mon père, qu'il y a dans le monde beaucoup de cavaliers pour qui la séduction est une habitude et une gloire ; mais j'attesterais que le marquis d'Amalfi n'est pas un de ces hommes.

A mesure qu'Ascania prononçait cet éloge, le vieillard s'assombrissait davantage.

— Écoute, dit-il, écoute, ma pauvre enfant. Sans doute, il vaudrait mieux pour nous aller dormir, après les agitations de la soirée ; mais je ne crois pas devoir laisser cette conversation inachevée. Ta destinée y est attachée.

— Ma destinée ?... se peut-il !

— Oui. Je vais, au bout de dix-huit ans, te révéler le plus étrange des mystères. Le moment est arrivé où le silence devient impossible, car il serait coupable. Jusqu'ici j'avais écarté cette nécessité cruelle : à l'heure présente, je la subis, et tu la subis avec moi. Tu sauras donc, ô ma fille, ce que je voulais que tu n'apprisses jamais. Ah ! pourquoi forçes-tu ma confiance ? Ne devais-tu pas penser que ma tendresse vigilante est aussi désintéressée que dévouée, et que, si j'agissais à ton égard d'une manière presque bizarre et tout exceptionnelle, c'est que les motifs les plus impérieux dictaient ma conduite ? Mais tu le veux, tes regards impatients appellent ma parole, de même que ton cœur réclame la société de ce jeune gentilhomme dont les procédés t'ont touchée, en attendant que sa tendresse t'émeuve...

— Sa tendresse !... répéta la cantatrice. Ne décidez pas de ce nom une simple courtoisie. Assurément le marquis est fort loin d'éprouver ce sentiment pour moi.

— Et toi, es-tu loin de le ressentir pour lui ?...

Ascania se tut, mais son geste d'effroi convainquit le vieillard qu'il ne devait pas faire attendre davantage la confiance.

V

LE RÉCIT

— Tu es née dans le Tyrol ; ta mère était une jeune orpheline, ton père un officier autrichien. L'officier fut tué dans une bataille contre les Turcs, et l'orpheline du village de Walbrunn se trouva plus seule que jamais. Le chagrin s'empara d'elle, s'assit à son chevet, alluma peu à peu la fièvre dans son sein et ne lui laissa plus un moment de repos. N'avait-elle pas perdu toute joie et toute espérance !... Je passais un soir par ce village, retournant en Italie où j'allais faire représenter un opéra : je vis devant un chalet une foule de femmes donnant les plus grandes marques d'affliction. Étonné, je fis arrêter ma chaise de poste ; je descendis et entrai dans le chalet. Là, une morte était étendue sur son lit, les mains jointes, le visage pâle, les yeux fermés. A quelque distance, dans son berceau d'osier, une petite fille dormait paisiblement. C'était toi. Jamais le contraste ne me parut plus frappant ; on eût dit, à côté de la rose qui a donné tout son éclat, tout son parfum et s'est peu à peu dépouillée de ses pétales, le bouton fermé encore qui va s'épanouir à son tour. « Elle n'a plus personne en ce monde pour l'aimer ! » disaient les bonnes femmes du pays en montrant la gentille créature au sommeil si calme. Alors une sorte d'inspiration s'empara de moi ; je crus entendre une voix du ciel qui me disait : « Capelloni, qu'as-tu fait jusqu'ici sur la terre ? Tu as travaillé pour ta gloire et pour ta fortune, voilà tout. Tu n'as pas aimé ; tu ne t'es pas choisi une compagne, tu n'as pas eu d'enfants à élever. Ton devoir envers Dieu et les hommes est-il donc accompli ? Eh bien ! Capelloni, voici une occasion précieuse qui s'offre à toi. Une

mère vient de mourir, l'enfant reste; le nid est détruit, recueille la couvée. » Immédiatement j'obéis à cette voix surnaturelle. J'annonçai que je me chargeais du soin de l'enfant, et, l'emportant comme un trésor, je partis avec la bonne Kettle, que je pris à mon service et qui ne nous a jamais quittés.

— O ma mère!... murmura la cantatrice, ma pauvre mère!...

— Or, voici ce qui arriva. Peut-être as-tu entendu parler d'un art mystérieux qui, par des conjurations secrètes, par des calculs, par des signes et enfin par l'étude des évolutions sidérales, permet de connaître l'avenir.

— Un art coupable, s'écria la jeune fille, s'il fait deviner à l'homme ce que Dieu s'est réservé à lui seul de connaître!

Capelloni sourit étrangement, puis devenant triste :

— Tu as raison, mon enfant. Ton instinct honnête te révèle le péril des pratiques de la nécromancie. Oui, mieux vaut que l'homme, être borné, se tienne aux limites étroites de l'horizon qui le resserre et ne s'efforce pas de projeter sa vue au delà de cette barrière posée par le Créateur. Mais, que veux-tu? Si, en effet, le vulgaire accepte les conditions ordinaires de l'existence et consent à subir l'ignorance des choses futures, en revanche, il est des esprits inquiets, investigateurs, épris du monde enchanté, qui ne craignent pas de s'élaner en avant, parce qu'ils souffriraient trop d'avoir à subir les règles imposées au reste des hommes. J'ai été du nombre de ces esprits. Ainsi, partagé entre l'art et la science, tantôt à mon clavecin, tantôt debout auprès des fourneaux et des alambics, j'ai vieilli dans les recherches savantes et blanchi au feu magique.

Ascania s'était éloignée de quelques pas. Elle contemplait le maestro avec une sorte de terreur involontaire.

— Est-ce que tu aurais peur de moi? lui demanda-t-il d'une voix affectueuse qui indiquait l'affliction, peur de ton second père?

— Non! non! répondit la jeune fille en se jetant dans les bras de son protecteur. Me préserve le ciel d'avoir cette mauvaise pensée!... Mais vous parliez d'un feu magique, et malgré moi j'ai songé au feu de l'enfer.

— Oh! rassure-toi, mignonne. Mes conjurations cabalistiques ne vont pas si loin.

Il ajouta tristement :

— Elles ont été trop loin cependant, puisqu'elles m'ont inspiré à ton égard la plus profonde appréhension.

— Dès qu'il ne s'agit que de moi...

— N'est-ce rien? Mort de ma vie! n'est-ce rien que le sort de mon Ascania?... Ascania, l'enfant de mon choix, de mon adoption, de ma tendresse éternelle! Ascania! ma perle précieuse! Ascania! mon tout en ce monde!...

Le vieillard s'arrêta. De grosses larmes coulaient le long de ses joues creuses. La jeune fille essuya avec son mouchoir les larmes du vieillard, puis à la place des larmes elle mit des baisers.

Capelloni se leva et alla soulever le châssis de la fenêtre et aspirer la fraîcheur de l'air.

— A présent, dit-il en revenant vers Ascania, je suis plus fort, je pourrai achever mon récit. Il est temps que je l'achève, en effet... l'aurore va naître. Nous n'avons que trop prolongé notre veille : tu dois tomber de fatigue.

— Non... je n'ai pas envie de dormir.

Le maestro comprit que sa fille était soutenue par la curiosité, — et sans doute aussi par une pensée qui déjà montait vers l'étage supérieur du palazzo.

— Oui, il est temps! reprit-il énergiquement. Ne t'imagines pas que, depuis le jour où je t'ai connue, j'ai fait de l'art divinatoire une frivole et stérile recherche. Mon but était plus noble, plus élevé. Constamment occupé de toi, mon enfant, c'était pour toi que j'interrogeais les arcanes de la science. — Serais-tu heureuse? Rien ne te menacerait-il? Telle était mon inquiète sollicitude. J'avais besoin de devancer les années, trop lentes à mon gré, de

pénétrer pour toi l'avenir voilé, d'écarter les nuages obscurs, en un mot d'arriver au foyer lumineux de la Vérité. J'y ai réussi... mais à quel prix!... Funeste connaissance qui a empoisonné mes joies paternelles et détruit d'avance tout le bonheur que je devais recueillir!... Écoute bien, voici ta destinée : Le ciel t'a dotée de la voix la plus magnifique, la plus expressive qui jamais ait été entendue en Italie. La gloire t'appelait; les succès en tout genre, l'opulence, t'étaient réservés. Il m'était commandé de donner à ton éducation musicale des soins minutieux, et c'est ce que j'ai fait. Mais, tandis que la plus belle carrière s'ouvrait devant toi, le sort te refusait la satisfaction accordée à toute créature humaine : l'amour, même le plus pur. Il t'est défendu d'aimer!

— On peut vivre sans passions, dit tranquillement la jeune fille.

— Ah! malheureuse enfant, tu parles ainsi en ce moment parce que tu n'as point subi d'épreuve, et parce que j'ai eu la précaution de t'entourer de mystères, de faire bonne garde auprès de toi, d'enfouir notre existence, en un mot de supprimer les occasions qui pourraient troubler le calme de ton âme. Mais je ne dois pas te le dissimuler, il suffit d'un instant pour détruire mon œuvre; il suffit d'un regard de tes yeux, d'une parole de tes lèvres, d'un battement de ton cœur. Apprends ce qui t'arriverait. Si tu viens à aimer, aussitôt même tu perdras ta voix... Un silence complet, un silence morne succédera à ces brillantes vocalises que tu jettes au public enthousiaste : ton talent périra; ton nom s'effacera de la mémoire des hommes... tu ne seras plus qu'une femme ordinaire, une femme comme il y en a tant, vivant dans le *far niente* en face d'un époux plus ou moins blasé. Adieu les nobles jouissances d'un art qui tend sans cesse à la perfection et qui, n'étant jamais satisfait, aspire constamment à l'idéal! adieu ces triomphes renouvelés chaque soir et achetés par le travail persévérant! Toi-même, tu ne tarderai pas à t'effrayer de cette monotonie des jours. Vainement demanderais-tu à ton gosier les sons qu'il ne pourrait plus te donner... tu languirais, accablée des souvenirs d'une époque d'enivrement; l'ennui te prendrait comme dans un étouffement, et qu'ils seraient amers, tes regrets, devant un malheur irréparable! Ce que je t'annonce est formel; les astres l'ont dit; toutes les conjurations ont été d'accord sur ce sujet. Choisis donc : d'un côté, cette fièvre qui cause plus de ravages qu'elle ne peut amener de joie; de l'autre, la gloire de l'artiste avec son sublime épanchement. Choisis : quelques fleurs promptement flétries, ou bien une couronne de laurier qui conserve son éclat inaltérable. Le mariage ou l'art... Choisis!

La cantatrice se recueillit un peu, car cette bizarre confidence l'avait profondément émue.

— Mon bon père, dit-elle ensuite, si jamais je vous ai été reconnaissante, c'est surtout depuis que j'ai appris combien vous avez fait pour moi. Vous m'avez, à moi inconnue, étrangère, donné le pain de la vie d'abord, puis l'aliment précieux de la gloire; d'une chaumière obscure, séjour de deuil, vous m'avez transportée dans une atmosphère de splendeur... La pauvre orpheline vous bénit. — Maintenant, quand vous me présentez une alternative si redoutable, pouvez-vous douter de mon choix? Il est fait d'avance. Je serais indigne de vos bienfaits, indigne de moi-même si j'hésitais. Ma route est tracée, j'irai dans cette voie triomphale que vous avez ouverte sous mes pas : c'est l'art que je choisis.

Un cri de joie répondit à cette déclaration. Le maestro pressa la jeune fille sur son cœur en disant :

— Merci à toi, mon Ascania. Me voilà rassuré. Puissé ta résolution s'affermir de plus en plus!

— Je n'oublierai jamais vos paroles; elles me serviront de sauvegarde.

— Elles sont exemptes de tout esprit d'égoïsme. Dans Ascania, je ne vois qu'Ascania; dans la gloire, Ascania; dans les triomphes, Ascania; dans la fortune, Ascania.

— Et moi, je ne vois dans la vie que mon bon père Giuseppe Capelloni.

— Alors tu penses, comme moi, que nous ferons sagement de partir d'ici demain matin sans attendre une nouvelle visite du marquis ?

Ascania inclina la tête. Une rougeur subite avait coloré son visage.

— Vous ferez ce qu'il vous plaira, dit-elle d'une voix étouffée.

Et elle ajouta, en se retirant à la hâte, comme pour cacher son trouble :

— Bonsoir, mon père.

— Ah ! pauvre enfant !... murmura le vieillard, sitôt qu'il se vit seul, pauvre enfant ! tu l'ignores toi-même... Mais moi, je lis dans ton cœur comme dans un livre ouvert. Puisse-t-il être temps encore de combattre l'influence la plus funeste !... Je ne te quitterai plus un instant, Ascania, non, plus un instant...

Mais était-ce à dire qu'il pourrait habiter l'âme de la jeune fille ?

Alfred DES ESSARTS.

(La suite au prochain numéro.)

PAYSAGE D'AUTOMNE

Les poètes ont chanté le printemps beaucoup plus que l'automne. Il est un âge dans la vie où tout parle d'espérance, et c'est celui où l'on fait volontiers des vers. Mais il en est un autre qui parle de souvenir, et c'est malheureusement celui où l'homme se recueille plutôt qu'il ne chante. Sans l'avoir atteint encore, nous trouvons déjà un charme singulier à cette saison discrète où tout rappelle les splendeurs de l'été, où tout présage les tristesses de l'hiver. Si nous ne savions que des mois rigoureux la doivent suivre, elle serait proclamée assurément la plus aimable de l'année. Sa température est douce ; elle nous apporte des fruits délicieux ; mais surtout elle nous montre la nature sous ses aspects les plus séduisants et les plus variés.

Que vous jetiez les yeux sur quelque panorama grandiose, ou que vous restreigniez votre horizon aux haies d'un modeste jardin, ou que vous promeniez vos regards sur les rares verdurees de la ville, c'est partout un spectacle ou plein de grandeur ou plein de coquetterie. Ici le paysage revêt les couleurs les plus diverses, depuis l'or roux des feuillages à demi desséchés jusqu'au vert sombre des arbres vivaces, jusqu'au vert tendre des arbustes qui semblent se tromper en poussant de tardifs bourgeons. Là, dans le parterre où les dahlias balancent leurs têtes en panaches, l'araignée matinale a tissé entre les fleurs des dentelles où se pend la rosée en fines broderies.

C'est le temps des demi-teintes, des ombres violettes promenées sur les murs par des soleils pâles, des chansons d'oiseaux vite interrompues, des brumes estompant les lignes et faisant flotter toutes choses comme dans un rêve, des papillons au vol allangui et que le vent semble emporter comme des feuilles mortes. C'est le temps où la pensée médite le plus volontiers sur la fragilité des choses et sent le plus vivement les saints desirs de l'infini.

Les soirs y viennent vite. C'est aussi l'époque où l'homme de travail jette à la lampe ouvrière, cette compagne silencieuse et douce, le premier regard ami. La miennne est déjà sur la table et semble attendre le papier pour y jeter les nappes circulaires de sa blanche lumière.

L'automne semble nous rappeler à nous-mêmes, après les visions fulgurantes de l'été. Il nous montre le foyer où s'allument bientôt ces constellations d'étincelles que l'œil aime à suivre dans leur vol mystérieux, le foyer qui nous recueille quand la rue ou les chemins humides nous chassent, le foyer qui rassemble, le foyer où l'on apprend à s'aimer. Il nous rend justes pour les amis qui nous restent fidèles, comme le moineau dédaigné que les

poètes n'ont guère célébré non plus, tandis qu'ils n'ont pas eu assez de chansons pour l'ingrate hirondelle.

Allons ! allons ! ne te maudissons pas, saison mélancolique qui nous apportes la méditation, la sagesse et l'équité, qui nous viens couronnée de pampres et nous parles encore des splendeurs fragiles que le temps ramènera.

G. B. F.

LA DÉFAITE DE MON ONCLE

(NOUVELLE)

Je fus orphelin de bonne heure. Ma mère partit la première ; mon père la suivit de près, emportant le regret de me laisser seul et sans appui sur la terre. Il avait, il est vrai, un frère aîné ; mais celui-ci ne lui avait pas pardonné son mariage contracté malgré lui : leur ancienne amitié s'était brisée et ils ne s'étaient pas revus depuis. Il n'était pas probable que l'appel suprême adressé à mon oncle en ma faveur fût entendu.

Il vint cependant et ce fut lui qui veilla à tous les détails de la cérémonie funèbre, régla les dettes qu'avait provoquées la maladie de mon père. J'étais trop absorbé dans ma douleur pour m'occuper de lui, je ne prêtai aucune attention à ce qui se passait autour de moi. Quand tout fut terminé et que le silence rentra dans la maison vide de tous ceux que j'avais aimés, mon oncle me fit appeler.

Son nom n'éveillait en moi qu'une impression pénible, une sorte d'effroi. Je me rappelais la douleur de ma mère qui se reprochait d'avoir causé la rupture des deux frères ; je voyais le nuage de tristesse répandu sur notre demeure par son implacable ressentiment ; je ne pouvais lui pardonner les pleurs qu'il avait fait verser.

Grand, le corps serré dans une redingote qu'ornait la rosette d'officier de la Légion d'honneur, il avait les traits vigoureusement accentués. Sous d'épais sourcils, ses yeux noirs dardaient des regards froids et impérieux. De longues moustaches, la balafre d'un coup de sabre sur le front ajoutaient encore à l'expression énergique de sa physionomie. C'était bien là l'homme dont la volonté ne fléchissait jamais, dont les résolutions étaient sans appel.

« Hector, me dit-il, votre père vous a recommandé à son frère aîné ; à partir de ce jour, c'est à moi qu'il appartient de me charger de votre éducation et d'assurer votre avenir. »

J'ouvris la bouche pour lui exprimer ma reconnaissance ; il m'arrêta.

« Vous n'avez pas à me remercier. Les liens d'affection étaient depuis longtemps rompus entre votre père et moi. Je n'ai aucune raison de vous aimer. Mais vous êtes le dernier rejeton de la famille, mon devoir est de vous mettre en état de porter dignement notre nom. »

J'eus un mouvement de révolte contre ce bienfait présenté ainsi d'une voix brève et impérative ; il devina ma pensée.

« Je ne vous consulte pas, reprit-il ; je suis votre tuteur et, en cette qualité, substitué à tous les droits que votre père avait sur vous ; je ne vous demande ni tendresse ni reconnaissance, mais vous me devez la soumission ; j'espère n'avoir pas à vous le rappeler. »

Ce langage n'admettait aucune réplique ; mon oncle ne céda jamais, et c'est parce qu'il n'avait pu se prêter aux concessions que la vie impose à chacun de nous qu'il avait déposé ses épaulettes de capitaine de chasseurs et brisé une carrière qui lui promettait un brillant avenir.

Le lendemain, après quelques heures de chemin de fer, je fus installé dans la chambre qu'il m'avait réservée. Il avait accepté la mission de me préparer à occuper dans le monde une position

qui fit honneur à la famille, il la remplit en conscience. Outre les cours que je suivais au dehors, il me donnait chaque jour des leçons qui prouvaient la variété et l'étendue de ses connaissances. Il s'attachait aussi à inculquer en moi les principes du devoir et de l'honneur, qu'il portait très-haut. Sa sollicitude ne craignait ni la peine ni la dépense, mais l'affection y semblait absolument étrangère. Jamais il n'encourageait l'expansion et la confiance, il me parlait toujours de sa voix brève, métallique, la voix du commandement. J'appréciais son dévouement, je le respectais, j'aurais voulu l'aimer... cela me semblait impossible; sa froideur me dictait les termes de nos relations.

Je sentais trop l'étendue de mes obligations pour m'exposer à ses reproches; mais les éloges qu'il accordait à mes progrès et à mes efforts étaient toujours ceux d'un étranger, jamais ceux d'un parent ou même d'un ami.

C'est ainsi que s'écoula mon enfance, enveloppée d'une atmosphère glaciale dont rien ne dérangeait la monotone uniformité. Aucune de ces dates qui plus tard éveillent en nous de frais et riants souvenirs n'eut le caractère d'une fête.

Je grandis et la même réserve subsista entre nous; mais, de jour en jour, j'appréciais mieux ce qu'il y avait de vraiment grand dans ce caractère tout d'une pièce; puis je saisis des nuances qui m'avaient jusqu'alors échappé: je me demandais la cause de son air soucieux et préoccupé, je surprénais parfois sur ses traits, dans l'intonation de sa voix, la trace de pensées et de sentiments dont il réprimait l'expression; il semblait faire effort pour ne pas se trahir, pour garder le secret d'une lutte que je ne devais pas connaître. Le pieux souvenir que je conservais à mes parents paraissait l'importuner, il en parlait rarement; cependant, un jour, il prononça quelques mots que je trouvai blessants pour ma mère. Je protestai avec énergie, je me redressai, mes yeux s'enflammèrent et un choc fut sur le point d'avoir lieu entre deux volontés également obstinées; au moment où je croyais qu'il allait éclater:

« Vous avez raison, me dit-il, c'est votre devoir de l'aimer et de la défendre; je regrette de vous avoir fourni cette occasion de le remplir. »

Je fus surpris plus que je n'aurais dû l'être; car, s'il était inflexible toutes les fois qu'il croyait avoir raison, il avait un sentiment profond de l'équité: ceux qui le servaient, ses inférieurs l'éprouvaient sans cesse. Les contradictions et les contrastes que je remarquais chez lui, ce parti pris de m'interdire son affection et sa confiance m'irritaient. J'avais hâte de secouer le fardeau d'un bienfait qui affectait d'exclure l'amitié; je parlai de m'engager, mais il me le fallait son consentement; il me le refusa sèchement. Le moment approchait où la loi allait me donner ma liberté; mon oncle pressentait que j'en userais, et, quoiqu'il ne m'adressât pas de questions, je voyais bien que cette pensée l'exaspérait.

Il me donnait des leçons d'escrime et d'équitation; un jour, un cheval que je montais se trouva être très-fougueux. Devenant une main inexpérimentée, il se cabra et fit de violents efforts pour me désarçonner. Je tenais à faire preuve de courage devant un homme qui avait si souvent joué sa vie sur le champ de bataille; je sortis vainqueur de la lutte et, après quelques minutes d'un galop furieux, je ramenai ma monture la bouche écumante, les flancs ruisselants, soumise et domptée.

Mon oncle était d'une pâleur livide, la sueur perlait sur son front; cependant il se borna à me féliciter froidement, mais sa voix était altérée, et, comme s'il eût voulu dissimuler son émotion, comme s'il eût été également embarrassé de se taire et de parler, il abandonna les rênes à son cheval. Je le suivis et pendant quelque temps une course folle nous entraîna à travers la campagne. Les premières ombres du soir estompaient les arbres du chemin, mon cheval heurta du pied contre une racine et me précipita sur le sol. Mon oncle vola vers moi et demanda anxieusement si j'étais blessé. J'étais froissé de son attitude et tins à me mettre à l'unisson de son impassibilité. Je répondis en me remettant en selle que

je n'avais rien et nous reprîmes le chemin de notre demeure sans échanger une parole.

Quand je mis pied à terre, les forces me manquèrent et il fallut me transporter au salon. Mon oncle me soigna avec une sollicitude empressée, et je remarquai qu'il éprouvait une douloureuse inquiétude; mais quand il fut bien constaté que j'en serais quitte pour un peu de repos, il reprit sa froideur glaciale.

« Hector, me dit-il, j'espère que vous serez plus prudent à l'avenir. Quand vous m'aurez quitté, vous vous exposerez comme il vous plaira, ce sera votre affaire, mais maintenant j'ai la responsabilité de votre personne, veuillez vous en souvenir. »

Je ne fus pas dupe de ce rôle d'insensibilité dans lequel il cherchait à se draper, mais je n'en laissai rien paraître; moi aussi j'avais mon orgueil qui se refusait à capituler.

Une épidémie meurtrière fondit alors sur la ville. Le vieux domestique de mon oncle en fut atteint, et celui-ci le soignait avec un dévouement qui me toucha profondément; lui-même tomba malade. Je m'installai alors près de son lit. Il voulut m'éloigner d'une chambre dont l'air empoisonné pouvait m'être fatal; je refusai, il insista.

« Vous n'en avez pas le droit, lui répondis-je; vous m'avez dit qu'en me prenant avec vous, vous vouliez me mettre en état de porter avec honneur le nom de notre famille: en me forçant à désertir le poste qui m'est assigné par le devoir, vous manquerez à vos engagements; vous ne pouvez m'infliger cette honte, et moi je ne veux pas l'accepter. »

Il comprit que ma résolution était inébranlable et se soumit sans émotion apparente. Je ne quittai plus son chevet. Le mal s'aggrava rapidement et le médecin me fit part de ses inquiétudes. Je compris alors combien je l'aimais et fondis en larmes. Pendant que je sanglotais, mon oncle fit un mouvement; je craignis qu'il ne m'eût entendu, mais je fus rassuré en le voyant profondément assoupi; je voulais lui dissimuler ma douleur, de même que je dissimulai ma joie quand il se trouva, grâce à la vigueur de sa constitution, hors de danger. Peu de temps après, il fut sur pied.

« Pourquoi pleurais-tu, l'autre jour? » me dit-il brusquement.

C'était la première fois qu'il me tutoyait. Je voulus nier et inventai une défaite ridiculement invraisemblable.

« Non, reprit-il, tu pleurais parce que tu craignais de me perdre, parce que tu m'aimes. »

— Si j'ai déguisé ma pensée, ne m'avez-vous pas donné l'exemple de la dissimulation? »

Il se tut quelques instants; du doigt il tordait sa moustache, il lutta en vain contre son émotion; ses yeux étaient humides, et ce fut d'un accent troublé qu'il me dit:

« Songes-tu encore à me quitter? »

Son regard semblait me supplier. Pour toute réponse je me jetai dans ses bras. Il versa des larmes de joie, il était à la fois heureux et confus de sa faiblesse. Il m'entraîna dans le jardin où les rayons du soleil jouaient dans les branches, où les oiseaux chantaient. Là il m'ouvrit son cœur; il me dit ce qu'il avait souffert pour avoir voulu opposer une cuirasse impénétrable aux douces émotions, aux sentiments affectueux. Dans cette heure d'effusion, sa mâle figure empruntait à ses sentiments une beauté toute nouvelle, sa voix avait un timbre plus harmonieux; il se laissa aller à l'évocation des riants souvenirs de la jeunesse; il me parla avec un accent attendri de mon père auquel il avait si durement fermé son cœur, et me proposa d'aller ensemble visiter sa tombe.

« Mon oncle, lui dis-je, il y a une autre personne dont il me serait bien doux que le souvenir cessât de vous être importun. »

Je lui montrai le portrait de ma mère; il regarda longtemps ces traits si beaux et si doux, cette physionomie qui révélait une bonté exquise.

« Comme elle vous aurait aimé, si vous aviez voulu! repris-je. »

Il se le disait aussi; mais si bien des années avaient été per-

dues pour le bonheur, l'avenir lui restait pour s'abandonner au plaisir d'aimer et d'être aimé. Depuis ce moment, tous les trésors d'affection qui étaient en lui s'épanchèrent sans contrainte. J'épousai la fille d'un de ses anciens compagnons d'armes qui exerça sur lui un empire absolu; bientôt il subit la tyrannie de deux bambins qui abusaient sans vergogne de leur puissance, grimant sur ses épaules et lui tirant les moustaches.

« Monsieur mon neveu, disait-il avec une plaisante mélancolie, qu'avez-vous fait de moi? Si les hommes de mon escadron me voyaient! Et ce qu'il y a de plus humiliant, c'est que je me complais dans mon abaissement!... »

LOUIS COLLAS.

REVUE DES MAGASINS

Les grands magasins du *Coin de Rue* (2, 4, 6 et 8, rue Montesquieu) ont ouvert leur exposition des nouveautés de la saison le 30 septembre, et depuis ce temps, les différents rayons et comptoirs de cette maison sont envahis par une foule considérable. Rien de tentant, d'ailleurs, comme ces expositions; mais il est bon d'être fixée d'avance sur les achats qu'on est décidée à faire: c'est le plus sûr moyen de ne pas éprouver de regrets ensuite. Dans ce but, nous allons signaler à nos lectrices les principaux avantages que l'exposition du *Coin de Rue* peut leur offrir.

Le comptoir des soieries présente tout d'abord des affaires d'une importance capitale: des pékins satin et faille, satin et moire, à 5 fr. 90 le mètre; des velours pékin et satin, en noir ou couleur, à 6 fr. 75; des façonnés riches sur fond satin à 4 fr. 90. Comme affaire sans précédent, nous mentionnerons un satin « Duchesse », la plus belle de toutes les qualités, à 11 fr. 50. En fait de noir, nous avons remarqué l'*Inusable*, sorte de drap de soie noire, à 5 fr. 90; un poul de soie noire, étoffe à gros grain, propriété exclusive de la maison, à 3 fr. 60; un cachemire de soie noire, à 4 fr. 90.

Parmi les velours, il nous faut noter un velours de soie tramé, à 4 fr. 25, et un velours anglais à 2 fr. 15, présentant tous deux de grands avantages.

Le comptoir des lainages, au *Coin de Rue*, est tout aussi riche en nouveautés que celui des soieries. Nous y avons remarqué un tartan écossais à 48 centimes le mètre; des chevots beiges à 1 fr. 15; le *Royal écossais*, véritable tartan de Glasgow qui offre un choix de trente-deux clans et mesure 1^m,20 de largeur, à 3 fr. 95; une affaire hors ligne de cachemires en toutes nuances, ayant 1^m,20, à 2 fr. 45. — A côté de ces étoffes, d'un bon marché hors ligne, nous signalerons à nos lectrices de fort jolis pékins de laine et soie, offrant plusieurs dimensions de raies et fort avantageux sous tous les rapports.

Le costume d'enfant est des mieux compris au *Coin de Rue*; une personne intelligente et bien exercée dans ce genre de travail dirige le comptoir; elle nous a montré un costume de tartan écossais parfaitement établis à 8 fr. 75, pour enfants de deux à cinq ans. — Nous avons remarqué, en outre, des costumes de drap amazone de toutes nuances, avec longue veste à pattes et jupe plissée, cotés 25 francs; ces modèles sont établis pour enfants de deux à six ans. Les mêmes toilettes en velours, nuances assorties, ne dépassent pas 29 francs.

Comme paletot d'enfants, nous citerons un type en drap velours, avec envers fourrure, nuances assorties, à 12 fr. 50, pour bébés de deux à cinq ans. Les mêmes vêtements coûtent 15 fr. 50 pour enfants de cinq à six ans, et 21 francs pour enfants de dix à seize ans.

Du quartier des enfants nous passons dans celui des grandes personnes; nos lectrices pourront facilement se rendre compte que les salons du costume et de la confection présentent des avantages non moins incontestables: le choix des étoffes, la perfection de la coupe, la bonne tournure des modèles, tout enfin se réunit pour justifier la faveur dont jouit le *Coin de Rue* auprès des femmes de goût. Un exemple entre mille confirmera ce fait: il s'agit d'un joli costume court qui a été vendu quinze fois avant de prendre place dans l'exposition! Ce costume est en satin noir tout soie avec mélanges de pékin velours; la jupe, plissée devant et drapée derrière, est accompagnée d'une veste des plus élégante et le tout coûte 250 francs.

Mais voici, à 135 francs, une toilette des plus pratiques: elle est en vigogne cachemire; la jupe plissée devant et les plis séparés par des bandes de pékin. Jolis retroussis derrière et gilet en pékin, avec corsage drapé s'attachant de côté.

Nous ne pouvons quitter le comptoir de la confection sans signaler à

l'attention de nos lectrices les modèles suivants: paletot en drap mousse à 19 fr. 75, mesurant un mètre de longueur et garni de velours. — Paletot russe à 29 francs, en diagonale noire, avec col, parements et poches de fourrure. Des rotondes de cachemire doublées de soie, ourlées, piquées et garnies de fourrure, à 35 francs.

Ces prix si étonnants nous serviront de mot de la fin. Nous ajouterons un simple conseil: celui de demander le catalogue du *Coin de Rue*.

— Dans la dernière séance du concours de coiffure, tenue le 2 septembre, il a été décidé à l'unanimité que la coiffure longue aurait, cet hiver, tous les honneurs de la guerre. Ce renseignement nous a été donné par M^{me} B. DE NEUVILLE, qui a bien voulu, en outre, nous fournir quelques détails sur le genre de coiffure qu'on est prêt à adopter. Les ondulations par devant, la frange et les petites frisures sur le front, tout cela reste à l'avoir de la mode nouvelle.

« Tant que les chapeaux seront envolés et découvriront le front, celui-ci sera plus ou moins couvert de cheveux, » nous disait M^{me} de Neuville, et elle avait raison. Par derrière, les cheveux sont disposés d'une façon composée: c'est-à-dire qu'il y a un mélange de coques, de torsades, de nattes, de marteaux, etc. Enfin, et pour tout dire, on revient aux chignons montés, qu'on enlève le soir en se couchant. Ces chignons préparés sont, du reste, très-commodes: on est toujours proprement coiffée, grâce à eux, et vite et solidement.

Nos lectrices verront chez M^{me} de Neuville un beau choix de chignons et de postiches en tout genre, et faits avec un goût et un soin particuliers. Seulement nous devons les informer d'un changement d'adresse: la nouvelle installation de cette maison est maintenant rue Saint-Honoré, au coin de la rue du Vingt-Neuf-Juillet, et l'entrée se trouve au n° 10. Les magasins sont au premier.

— La maison POIVRET ET C^{ie} (61, rue Montorgueil) vient de créer une chaussure de fatigue des plus confortables et des plus élégantes. C'est une jolie botte pour dame, à tige chagrin et œillets dessus, avec claques de veau ciré, double semelle de liège et bouts à jour rapportés (genre anglais). Prix: 24 francs. Cette chaussure est gracieuse de forme et d'une solidité à toute épreuve; ce sera certainement le succès de la saison.

Plusieurs autres modèles sont en voie d'exécution. Lorsque paraîtront ces lignes, le catalogue des chaussures de la maison Poivret, pour la saison d'hiver, aura vu le jour, et nous engageons vivement nos lectrices à se le faire adresser.

La mode des petits souliers prend chaque jour plus de consistance, et les assortiments de la maison Poivret sont les plus remarquables à cet égard. Les types favoris entre tous sont: le soulier *Richelieu*, le soulier *Charles IX*, le soulier *Victoria*, le soulier *Marion Delorme*. Ce dernier, de création récente, a jouté d'un succès incomparable, durant tout l'été, sur les plages et dans les villes d'eau.

Un détail à noter et qui ne manque pas d'importance: c'est que la bottine blanche ne se porte plus pour toilette de mariée; le moindre soulier est plus élégant, et la maison Poivret en possède de charmants modèles en satin ou en chevreau blanc, et toujours avec talons Louis XV.

M. D'A.

LA MODE EN RELIEF

Sous ce titre: *La Mode en relief*, nous avons créé une publication qui réalise le difficile problème de présenter une toilette sous toutes ses faces à la fois. C'est une figurine coloriée qui se tient debout, porte avec soi sa description, et dont les contours soigneusement découpés offrent l'aspect réel de la personne habillée. Rien de plus utile et de plus pratique.

Nous ferons paraître chaque mois une de ces figurines dessinées par Emile Prével, un des maîtres de la mode. Celle de ce mois représente une toilette de bal.

Le prix de chaque figurine est, dans nos bureaux, de 2 fr. 50. Pour en recevoir un exemplaire franco, en France et à l'étranger, il suffira d'adresser à MM. AD. GOUBAUD ET FILS, éditeurs de *la Mode en relief* (3, rue du Quatre-Septembre, à Paris) la somme de 2 fr. 75 en un mandat postal ou en timbres-poste. Aucune expédition ne peut être faite contre remboursement. On peut s'abonner pour autant de mois qu'on le désire, en envoyant autant de fois 2 fr. 75 que l'abonnement devra compter de mois.

Ad. GOUBAUD et FILS, propriétaires-gérants.